

El Mostafa Chadli

Carnets de route

ou l'insipide saveur des jours



Récit

El Mostafa Chadli

Carnets de route ou l'insipide saveur des
jours

© El Mostafa Chadli, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1713-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Publications du même auteur

D'Agave et de miel. Saint-Denis, Edilivre Éditions, 2016.

Contes populaires de Maknassa (Maroc). Paris, Éditions L'Harmattan, 2006.

Préface

Depuis la publication *D'Agave et de miel*¹, un ensemble de récits qui semble sortir tout droit des *Mille et une nuits*, l'écrivain El Mostafa Chadli récidive avec un écrit difficile à classer encore : *Carnets de route ou l'insipide saveur des jours*.

Dès le double-titre de ce nouveau-roman, le lecteur perçoit tout de suite qu'il sera question de voyage : un voyage de retour au supposé pays natal, Meknès, la ville impériale emprunte d'Histoire surtout, mais, et accessoirement d'histoires de contes, légendes, mythes... auxquels l'auteur nous a déjà habitués dans *D'Agave et de miel*. Quant à la seconde partie du titre, *L'insipide saveur des jours*, elle convoque l'auteur de l'autobiographie arabophone la plus emblématique du genre, *Le livre des jours*² (*Al-Ayam*) de l'écrivain égyptien Taha Hussein.

Mais El Mostafa Chadli a-t-il vraiment tenu à écrire une autobiographie ? Ou bien s'agit-il d'une autofiction ? ou bien avons-nous affaire à un troisième genre : des Carnets de route, rappelant le célèbre écrit poétique d'Aimé Césaire³ ? Le lecteur pourra en juger, une fois la lecture terminée !

Pourquoi cette prédilection pour le récit, plus que pour d'autres formes de discours ? Rappelons qu'en tant que professeur universitaire, El Mostafa Chadli a consacré une bonne partie de sa carrière à l'analyse des récits, tous types confondus : mythes, contes, légendes, fables et autres facéties ou anecdotes populaires. En connaisseur avisé de tous les mécanismes du récit, et avec une prédilection particulière pour les contes et légendes, sans doute n'a-t-il pas voulu tomber dans le piège du romanesque, le roman classique notamment comme une espèce d'avatar des genres ancestraux que sont les mythes, légendes, fables et contes, préférant nous livrer un nouveau roman marocain, comme il en existe bien peu en littérature marocaine d'expression française : *La Querelle des Images*⁴ d'Abdelfattah Kilito en est un !

Considérer *Carnets de route ou l'insipide saveur des jours* comme un nouveau-roman n'est pas fortuit, même si El Mostafa Chadli s'en défendrait, contestant même l'idée qu'il puisse s'agir d'un roman, cela peut s'expliquer par trois points capitaux : d'abord, par la structure atypique du récit : un prologue en deux chapitres, où l'auteur explique son entreprise et intentions d'écriture, auquel correspond un épilogue en trois chapitres dans lesquels l'écrivain annonce les couleurs d'un troisième roman à venir, sur Rabat ou Salé probablement. Le tout intercalé par une structure ternaire : *Carnets de route I* (en douze chapitres), *Carnets de route II* (en six chapitres) et *Carnets de route III* (en douze chapitres) où tout porte à croire que c'est la ville qui est le vrai personnage du récit, non pas le voyage, mais de retour à la ville natale, rappelant *Dans le labyrinthe* d'Alain Robbe-Grillet. Ensuite, intertextualité oblige, l'auteur listera les nouveaux romanciers qu'il a particulièrement apprécié : Michel Butor (*La Modification, Passage de Milan*), Claude Simon (*L'Acacia*), le Nobel de la littérature en 1985, Alain Robbe-Grillet (*La Jalousie, L'Année dernière à Marienbad, La Maison de rendez-vous*)... ; et enfin, au lieu de la chronologie classique du roman, l'auteur entraîne le lecteur dans un labyrinthe temporel où l'Histoire se mêle aux différentes histoires qui jalonnent le roman, installant l'espace de la ville dans une atemporalité qui semble transcender l'Histoire même. En fin de compte, l'auteur nous livre un récit de genre hybride, transgénérique qui va au-delà de ce qu'on a communément l'habitude d'appeler roman.

Par ailleurs, la déambulation, labyrinthique ou avec quelques repères spatiaux, du personnage principal anonyme, qui convoque un ensemble d'auteurs et de romans couvrant les trois derniers siècles, s'accompagne d'une déambulation discursive qui s'impose à l'auteur, comme si le récit n'était plus suffisant à véhiculer du sens ! Ce nouveau type de récits est traversé, par exemple, par la poésie, nous livrant des récits poétiques, rappelant *Nadja* du surréaliste André Breton d'un côté, *Nedjma* de Kateb Yacine de l'autre, sauf que l'héroïne n'est plus une femme, mais la ville de Meknès, sans oublier les *Poèmes en prose* de Charles Baudelaire que l'auteur cite d'ailleurs dans ses *Carnets de route* imprégnés de *L'insipide saveur des jours*. L'auteur nous livre une trentaine de chapitres, parsemés ici et là par des vers de jeunesse, des vers de poètes, plus ou moins connus, de diverses contrées (le belge Georges Mogin au pseudonyme de Norge, le libano-américain Khalil Gibran qui revient à maintes reprises, Théophile Gautier, La Fontaine, Ernest Perochon...). Et puis, à la mosaïque

discursive, l'auteur ne manque pas aussi de rajouter quelques extraits de chansons compensant la densité qui traverse tout le texte.

En fin de compte, et au-delà des méandres de l'Histoire d'une ville, Meknès pour l'essentiel, El Mostafa Chadli nous livre un récit ou un ensemble de récits, où le voyage de retour devient un topoï littéraire, une sorte de nouvel imaginaire du voyage, permettant un voyage dans le temps, individuel et collectif, le voyage dans l'espace n'étant qu'un prétexte.

À l'instar de son premier récit, *D'Agave et de miel, Carnets de route ou l'insipide saveur des jours*, fait partie de ces rares textes que le lecteur aurait envie de lire et relire, un peu comme ces tableaux qui ne cessent de nous interpeller, qu'on redécouvre à chaque fois sous un nouvel angle, au point qu'on a envie de trouver le secret de fabrique ésotérique qui rendent la littérature aussi magique.

Réda Bejjtit
Université Chouaib Doukkali d'El Jadida.
Écrit à El Jadida, le 19/08/2025.

Prologue

1.

Difficile de tracer un chemin de retour au pays natal, à la ville d'enfance, d'en esquisser les contours et la chronologie, que dis-je ? Un incertain chemin de retour acté sur un carnet de route ou alors griffonné sur un vieux cahier d'élève, studieux et méticuleux, pour ne pas dire élégant dans sa simplicité même, comme en témoignent la tenue exemplaire dudit cahier et d'autres petits détails encore. En écrivant cela, des textes de littérature classique francophones surgissent dans la mémoire embrumée, mais lucide, de l'homme mûri par les ans et en quête de son destin, comme dans *Les Confessions* d'un Rousseau, les *Mémoires d'outre-tombe* d'un Châteaubriand ou encore, sur un autre genre, les contes philosophiques d'un Voltaire ou d'un Diderot. Mais le texte qui s'impose, le plus, à moi est celui d'Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*. Des cours de langue ou de culture arabes, notre esprit d'élève ou d'étudiant plus tard s'est progressivement imprégné de textes comme ceux de Taha Hussein, *al-Ayam* [*Le Livre des jours*], Tawfiq Al- Hakim, *Yawmiyat Nāhib fil-Aryāf* [*Journal d'un substitut de campagne en Egypte*], Ahmad Amin, *Hayati* [*My Life*], *Rihla Jabalya* [*A Mountainous Journey*] de Fadwa Touqan, ou encore l'inénarrable *al-Khobz al-Hāfī* [*Le Pain nu*]⁵ de Mohamed Choukri.

Cela étant, j'affirme que ceci n'est pas une autobiographie, à l'instar de la toile d'un Magritte, *Ceci n'est pas une pipe*. Alors, que faire ? Pourquoi est-ce que j'écris tout ça ? Pourquoi est-ce que je raconte une tout autre vie qui avait été la mienne, ces souvenirs, ces faits anodins, ces anecdotes ou ces événements à ne plus savoir qu'en faire ni comment les organiser pour leur donner une texture correcte et les habiller d'une chair acceptable, n'étant pas convaincu de la véracité de mes propos et de mes discours rapportés, même si je n'ai pas l'habitude de mentir ou de rafistoler une quelconque réalité, mais les décalages sont énormes entre la mémoire réelle ou supposée comme telle et la réalité engendrée par la fiction narrative.

En fait, la question simple, qui s'impose à moi, de façon lucide et instantanée est celle-ci :

— Pourquoi est-ce que je me raconte ?

— Tu peux me le dire toi, cher narrateur ?

Silence.

— Tu n'en sais rien, non plus, n'est-ce pas ? Pas plus que moi du reste ?

Silence, encore plus pesant.

— Je me raconte, ou plutôt je raconte quelqu'un d'autre qui avait été moi dans le temps d'une existence passée, révolue et dont il ne reste que quelques traces bien éphémères, sous forme de notes écrites çà et là, de photos, de lettres, d'impressions vécues ou partagées, peu ou prou, avec d'autres personnages de cette vie-là. Je me raconte peut-être pour pouvoir exister, démontrer que j'existe encore et que j'ai existé dans le passé avec des vies imbriquées, des personnages connus, des lieux et des déplacements dans une ville qui a façonné ma vision des choses et mon imaginaire et que je ne retrouve plus. Peut-être que je délire... va savoir ! Cependant, loin de moi l'idée de m'étaler sur un divan de psychanalyste et de débiter, par le biais de l'association d'idées chère à l'auguste Sigmund Freud, ou pire encore par hypnose, pour débiter des vertes et des pas mûres.

Tel est le questionnement qui va rester en suspend tout le long de ce dévidement d'images, de référentiels, de sensations, d'émotions et de souvenirs, plus ou moins fidèles à la réalité vécue, si réalité il y eût ou s'il y en avait eue, par les différentes voix de ce récit singulier et multiforme et qui n'est pas soumis à l'obligation du déroulé chronologique des événements et des péripéties de voyage ou de rencontre. Le lecteur devrait faire l'effort de relier les fils visibles et invisibles dudit récit.